

LE COMTE D'ESSEX

TRAGÉDIE

CORNEILLE, Thomas

1678

LE COMTE D'ESSEX
TRAGÉDIE

Thomas Corneille

**On la vend, à Paris, à l'entrée de la Porte de l'Académie Royale
de Musique Au Palais Royal, rue Saint Honoré. IMPRIMÉE
AUX DÉPENS DE LADITE ACADEMIE. PAR CHRISTOPHE
BALLARD, seul Imprimeur du Roi pour la Musique.**

M. DC. XXVIII. AVEC PRIVILÈGE DU ROY.

ACTEURS.

ÉLISABETH, Reine d'Angleterre.

LA DUCHESSE D'IRTON, aimée du Comte d'Essex.

LE COMTE D'ESSEX.

CÉCILE, ennemi du Comte d'Essex.

LE COMTE DE SALSBURY, ami du Comte d'Essex.

TILNEY, confidente d'Élisabeth.

CROMMER, capitaine des Gardes de la Reine.

SUITE.

La Scène est à Londres.

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE. Le Comte d'Essex, Salsbury.

LE COMTE.

Non, mon cher Salsbury, vous n'avez rien à craindre :
Quel que soit son courroux, l'amour saura l'éteindre ;
Et dans l'état funeste où m'a plongé le Sort,
Je suis trop malheureux pour obtenir la mort.
5 Non qu'il ne me soit dur qu'on permette à l'Envie
D'attaquer lâchement la gloire de ma vie.
Un Homme tel que moi, sur l'appui de son nom,
Devrait, comme du crime, être exempt du soupçon ;
Mais enfin cent exploits et sur Mer et sur terre,
10 M'ont fait connaître assez à toute l'Angleterre ;
Et j'ai trop bien servi, pour pouvoir redouter
Ce que mes Ennemis ont osé m'imputer.
Ainsi quand l'imposture aurait surpris la Reine,
L'intérêt de l'État rend ma grâce certaine ;
15 Et l'on ne sait que trop par ce qu'a fait mon bras,
Que qui perd mes pareils, ne les recouvre pas.

SALSBURY.

Je sais ce que de vous par plus d'une victoire
L'Angleterre a reçu de surcroît à sa gloire.
Vos services sont grands, et jamais Potentat
20 N'a sur un bras plus ferme appuyé son État ;
Mais malgré vos exploits, malgré votre vaillance,
Ne vous aveuglez point sur trop de confiance.
Plus la Reine au mérite égalant ses bienfaits,
Vous a mis en état de ne tomber jamais,
25 Plus vous devez trembler que trop d'orgueil n'éteigne
Un amour qu'avec honte elle voit qu'on dédaigne.
Pour voir votre faveur tout à coup expirer,
La main qui vous soutient n'a qu'à se retirer ;
Et quelle sûreté le plus rare service
30 Donne-t-il à qui marche au bord du précipice ?
Un faux pas y fait choir ; mille fameux revers
D'exemples étonnants ont rempli l'Univers.
Souffrez à l'amitié qui nous unit ensemble...

LE COMTE.

35 Tout a tremblé sous moi, vous voulez que je tremble.
L'imposture m'attaque, il est vrai, mais ce bras
Rend l'Angleterre à craindre aux plus puissants États.
Il a tout fait pour elle, et j'ai sujet de croire
Que la longue faveur où m'a mis tant de gloire,
De mes vils ennemis viendra sans peine à bout.
40 Elle me coûte assez pour en attendre tout.

SALSBURY.

L'État fleurit par vous, par vous on le redoute ;
Mais enfin quelque sang que la gloire vous coûte,
Comme un Sujet doit tout, s'il s'oublie une fois,
On regarde son crime, et non pas ses exploits.
45 On veut que vos Amis, par de sourdes intrigues,
Se soient mêlés pour vous de Cabales, de Lignes ;
Qu'au Comte de Tyron ayant souvent écrit,
Vous ayez ménagé ce dangereux esprit,
Et qu'avec l'Irlandais appuyant sa querelle,
50 Vous preniez le parti de ce Peuple rebelle.
On produit des Témoins, et l'indice est puissant.

LE COMTE.

Et que peut leur rapport si je suis innocent ?
Le Comte de Tyron que la Reine appréhende,
Voudrait rentrer en grâce, y remettre l'Irlande,
55 Et je croirais servir l'État plus que jamais,
Si mon avis suivi pouvait faire la paix.
Comme il hait les Méchants, il me serait utile
À chasser un Coban, un Raleg, un Cecile,
Un tas d'Hommes sans nom, qui lâchement flatteurs,
60 Des désordres publics font gloire d'être auteurs.
Par eux tout périra ; la Reine qu'ils séduisent,
Ne veut pas que contre eux les Gens de bien l'instruisent.
Maîtres de son esprit, ils lui font approuver
Tout ce qui peut servir à les mieux élever.
65 Leur grandeur se formant par la chute des autres...

SALSBURY.

Ils ont leurs intérêts, ne parlons que des vôtres.
Depuis quatre ou cinq jours sur quels justes projets
Avez-vous de la Reine assiégé le Palais,
Lorsque le Duc d'Irton épousant Henriette...

LE COMTE.

70 Ah, faute irréparable, et que trop tard j'ai faite !
Au lieu d'un Peuple lâche et prompt à s'étonner,
Que n'ai-je eu pour secours une Armée à mener !
Par le fer, par le feu, partout ce qui peut être,
J'aurais de ce palais voulu me rendre maître.
75 C'en est fait ; biens, trésors, rang, dignités, emploi,
Ce dessein m'a manqué, tout est perdu pour moi.

SALSBURY.

Que m'apprend ce transport ?

LE COMTE.

Qu'une flamme secrète
Unissait mon destin à celui d'Henriette,
Et que de mon amour son jeune coeur charmé
80 Ne me déguisait pas que j'en étais aimé.

SALSBURY.

Le Duc d'Irton l'épouse, elle vous abandonne,
Et vous pouvez penser...

LE COMTE.

Son hymen vous étonne ;
Mais enfin apprenez par quels motifs secrets
Elle s'est immolée à mes seuls intérêts.
85 Confidente à la fois, et Fille de la Reine,
Elle avait su vers moi le penchant qui l'entraîne.
Pour elle chaque jour réduite à me parler,
Elle a voulu me vaincre, et n'a pu m'ébranler ;
Et voyant son amour où j'étais trop sensible
90 Me donner pour la Reine un dédain invincible,
Pour m'en ôter la cause en m'ôtant tout espoir,
Elle s'est mariée... Et qui l'eût pu prévoir ?
Sans cesse en condamnant mes froideurs pour la Reine,
Elle me préparait à cette affreuse peine ;
95 Mais après la menace, un tendre et prompt retour
Me mettait en repos sur la foi de l'amour.
Enfin par mon absence à me perdre enhardie,
Elle a contre elle-même usé de perfidie.
Elle m'aimait sans doute, et n'a donné sa foi
100 Qu'en m'arrachant un coeur qui devait être à moi.
À ce funeste avis quelles rudes alarmes !
Pour rompre son Hymen j'ai fait prendre les armes.
En tumulte au Palais je suis vite accouru ;
Dans toute sa fureur mon transport a paru.
105 J'allais sauver un bien qu'on m'ôtait par surprise,
Mais averti trop tard, j'ai manqué l'entreprise.
Le Duc, unique objet de ce transport jaloux,
De l'aimable Henriette était déjà l'Époux.
Si j'ai trop éclaté, si l'on m'en fait un crime,
110 Je mourrai de l'amour innocente victime,
Malheureux de savoir qu'après ce vain effort
Le Duc toujours heureux jouira de ma mort.

SALSBURY.

Cette jeune Duchesse a mérité sans doute
Les cruels déplaisirs que sa perte vous coûte ;
115 Mais dans l'heureux succès que vos soins avaient eu,
Aimé d'elle en secret, pourquoi vous être tu ?
La Reine dont pour vous la tendresse infinie
Prévient jusqu'aux souhaits...

LE COMTE.

C'est là sa tyrannie.
Et que me sert, hélas ! Cet excès de faveur,
120 Qui ne me laisse pas disposer de mon coeur ?
Toujours trop aimé d'elle, il m'a fallu contraindre
Cet amour qu'Henriette eut beau vouloir éteindre.
Pour ne hasarder pas un Objet si charmant,
De la Soeur de Suffole je me feignis Amant.
125 Soudain son implacable et jalouse colère
Éloigna de mes yeux et la Soeur et le Frère.
Tous deux, quoique sans crime, exilés de la Cour,
M'apprirent encor mieux à cacher mon amour.
Vous en voyez la suite, et mon malheur extrême.
130 Quel supplice ! Un Rival possède ce que j'aime !
L'Ingrate au Duc d'Irton a pu se marier !
Ah Ciel !

SALSBURY.

Elle est coupable, il la faut oublier.

LE COMTE.

L'oublier ! Et ce coeur en deviendrait capable ?
Ah non, non, voyons-la cette belle coupable,
135 Je l'attends en ce lieu. Depuis le triste jour
Que son funeste hymen a trahi mon amour,
N'ayant pu lui parler, je viens enfin lui dire...

SALSBURY.

La voici qui paraît. Adieu, je me retire.
Quoi que vous entendiez d'un si cher entretien,
140 Songez qu'on veut vous perdre, et ne négligez rien.

SCÈNE II.

La Duchesse, Le Comte.

LA DUCHESSE.

J'ai causé vos malheurs, et le trouble où vous êtes
M'apprend de mon hymen les plaintes que vous faites ;
Je me les fait pour vous, vous m'aimiez, et jamais
Un si beau feu n'eut droit de remplir mes souhaits.
145 Tout ce que peut l'amour avoir de fort, de tendre,
Je l'ai vu dans les soins qu'il vous a fait me rendre.
Votre coeur tout à moi méritait que le mien
Du plaisir d'être à vous fît son unique bien
C'est à quoi son penchant l'aurait porté sans peine ;
150 Mais vous vous êtes fait trop aimer de la Reine,
Tant de biens répandus sur vous jusqu'à ce jour,
Payant ce qu'on vous doit, déclarent son amour.
Cet amour est jaloux ; qui le blesse est coupable.
C'est un crime qui rend sa perte inévitable,
155 La vôtre aurait suivi ; trop aveugle pour moi,
Du précipice ouvert vous n'aviez point d'effroi.

Il a fallu prêter une aide à la faiblesse
 Qui de vos sens charmés se rendait la maîtresse.
 Tant que vous m'eussiez vue en pouvoir d'être à vous,
 160 Vous auriez dédaigné ce qu'eût pu son courroux.
 Mille Ennemis secrets qui cherchent à vous nuire,
 Attaquant votre gloire, auraient pu vous détruire,
 Et d'un crime d'amour leur indigne attentat
 Vous eût dans son esprit fait un crime d'État.
 165 Pour ôter contre vous tout prétexte à l'Envie,
 J'ai dû vous immoler le repos de ma vie.
 À votre sûreté mon hymen importait,
 Il fallait vous trahir, mon coeur y résistait ;
 J'ai déchiré ce coeur afin de l'y contraindre.
 170 Plaiguez-vous là-dessus, si vous osez vous plaindre.

LE COMTE.

Oui, je me plains, Madame, et vous croyez en vain
 Pouvoir justifier ce barbare dessein.
 Si vous m'aviez aimé, vous auriez par vous-même
 Connu que l'on perd tout quand on perd ce qu'on aime.
 175 Et que l'affreux supplice où vous me condamnerez
 Surpassait tous les maux où vous vous étonniez.
 Votre dure pitié, par le coup qui m'accable,
 Pour craindre un faux malheur, m'en fait un véritable.
 Et que peut me servir le destin le plus doux ?
 180 Avais-je à souhaiter un autre bien que vous ?
 Je méritais peut-être, en dépit de la Reine,
 Qu'à me le conserver vous prissiez quelque peine.
 Un autre eût refusé d'immoler un Amant ;
 Vous avez cru devoir en user autrement.
 185 Mon coeur veut révérer la main qui le déchire ;
 Mais encor une fois j'oserai vous le dire,
 Pour moi contre ce coeur votre bras s'est armé.
 Vous ne l'auriez pas fait, si vous m'aviez aimé.

LA DUCHESSE.

Ah Comte, plutôt au Ciel, pour finir mon supplice,
 190 Qu'un semblable reproche eût un peu de justice !
 Je ne sentirais pas avec tant de rigueur
 Tout mon repos céder aux troubles de mon coeur.
 Pour vous au plus haut point ma flamme était montée.
 Je n'en dois point rougir, vous l'aviez méritée,
 195 Et le Comte d'Essex est si grand, si renommé,
 M'aimant avec excès, pouvait bien être aimé.
 C'est dire peu, j'ai beau n'être plus à moi-même,
 Avec la même ardeur je sens que je vous aime,
 Et que le changement où m'engage un Époux,
 200 Malgré ce que je dois, ne peut rien contre vous.
 Jugez combien mon sort est plus dur que le vôtre.
 Vous n'êtes point forcé de brûler pour une autre,
 Et quand vous me perdez, si c'est perdre un grand bien,
 Du moins, en m'oubliant, vous pouvez n'aimer rien ;
 205 Mais c'est peu que mon coeur dans ma disgrâce extrême,
 Pour suivre son devoir, s'arrache à ce qu'il aime,
 Il faut, par un effort pire que le trépas,
 Qu'il tâche à se donner à ce qu'il n'aime pas.
 Si la nécessité de vaincre pour ma gloire

210 Vous fait voir quels combats doit coûter la victoire,
Si vous en concevez la fatale rigueur,
Ne m'ôtez pas le fruit des peines de mon coeur.
C'est pour vous conserver les bontés de la Reine,
Que j'ai voulu me rendre à moi-même inhumaine.
215 De son amour pour vous elle m'a fait témoin,
Ménagez-en l'appui, vous en avez besoin.
Pour noircir, abaisser vos plus rares services,
Aux traits de l'imposture on joint mille artifices,
Et l'honneur vous engage à ne rien oublier
220 Pour repousser l'outrage, et vous justifier.

LE COMTE.

Et me justifier ? Moi ? Ma seule innocence
Contre mes Envieux doit prendre ma défense.
D'elle-même on verra l'imposture avorter,
Et je me ferais tort, si j'en pouvais douter.

LA DUCHESSE.

225 Vous êtes grand, fameux, et jamais la victoire
N'a d'un Sujet illustre assuré mieux la gloire ;
Mais plus dans un haut rang la faveur vous a mis,
Plus la crainte de choir vous doit rendre soumis.
Outre qu'avec l'Irlande on vous croit des pratiques,
230 Vous êtes accusé de révoltes publiques.
Avoir à main armée investi le Palais...

LE COMTE.

Ô malheur pour l'amour à n'oublier jamais !
Vous épousez le Duc, je l'apprends, et ma flamme
Ne peut vous empêcher de devenir sa Femme.
235 Que ne sus-je plutôt que vous m'alliez trahir !
En vain on vous aurait ordonné d'obéir.
J'aurais... Mais c'en est fait. Quoi que la Reine pense
Je tairai les raisons de cette violence
De mon amour pour vous le mystère éclairci,
240 Pour combler mes malheurs, vous bannirait d'ici.

LA DUCHESSE.

Mais vous ne songez pas que la Reine soupçonne
Qu'un complot si hardi regardait sa Couronne.
Des Témoins contre vous en secret écoutés,
Font pour vrais attentats passer des faussetés.
245 Raleg prend leur rapport, et le lâche Cecile...

LE COMTE.

L'un et l'autre eut toujours l'âme basse, servile ;
Mais leur malice en vain conspire mon trépas,
La Reine me connaît, et ne les croira pas.

LA DUCHESSE.

250 Ne vous y fiez point ; de vos froideurs pour elle
Le chagrin lui tient lieu d'une injure mortelle.
C'est par son ordre exprès qu'on s'informe, s'instruit...

LE COMTE.

L'orage, quel qu'il soit, ne fera que du bruit ;
La menace en est vaine, et trouble peu mon âme.

LA DUCHESSE.

Et si l'on vous arrête ?

LE COMTE.

On n'oserait, Madame.
255 Si l'on avait tenté ce dangereux éclat,
Le coup qui le peut suivre entraînerait l'État.

LA DUCHESSE.

Quoi que votre personne à la Reine soit chère,
Gardez, en la bravant, d'augmenter sa colère.
Elle veut vous parler, et si vous l'irritez,
260 Je ne vous réponds pas de toutes ses bontés.
C'est pour vous avertir de ce qu'il vous faut craindre
Qu'à ce triste entretien j'ai voulu me contraindre.
Du trouble de mes sens mon devoir alarmé
Me défend de revoir ce que j'ai trop aimé ;
265 Mais m'étant fait déjà l'effort le plus funeste,
Pour conserver vos jours je dois faire le reste,
Et ne permettre pas...

LE COMTE.

Ah, pour les conserver
Il était un moyen plus facile à trouver.
C'était en m'épargnant l'effroyable supplice
270 Où vous prévoyiez... Ciel ! Quelle est votre injustice !
Vous redouter ma perte, et ne la craigniez pas,
Quand vous avez signé l'arrêt de mon trépas.
Cet amour, où mon coeur tout entier s'abandonne...

LA DUCHESSE.

Comte, n'y pensez plus, ma gloire vous l'ordonne.
275 Le refus d'un hymen par la Reine arrêté
Eût de notre secret trahi la sûreté.
L'orage est violent ; pour calmer sa furie,
Contraignez ce grand coeur, c'est moi qui vous en prie.
Et quand le mien pour vous soupire encor tout bas,
280 Souvenez-vous de moi, mais ne me voyez pas.
Un penchant si flatteur... Adieu, je m'embarrasse,
Et Cécile qui vient me fait quitter la place.

SCÈNE III.
Le Comte d'Essex, Cecile.

CÉCILE.

La Reine m'a chargé de vous faire savoir
Que vous vous teniez prêt dans une heure à la voir.
285 Comme votre conduite a pu lui faire naître
Quelques légers soupçons que vous devez connaître,
C'est à vous de penser aux moyens d'obtenir
Que son coeur alarmé consente à les bannir,
Et je ne doute point qu'il ne vous soit facile
290 De rendre à son esprit une assiette tranquille.
Sur quelque impression qu'il ait pu s'émouvoir,
L'innocence auprès d'elle eut toujours tout pouvoir.
Je n'ai pu refuser cet avis à l'estime
Que j'ai pour un Héros qui doit haïr le crime,
295 Et me tiendrais heureux que sa sincérité
Contre vos ennemis fit votre sûreté.

LE COMTE.

Ce zèle me surprend, il est et noble et rare,
Et comme à m'accabler peut-être on se prépare,
Je vois qu'en mon malheur il doit m'être bien doux
300 De pouvoir espérer un Juge tel que vous ;
J'en connais la vertu. Mais achevez, de grâce.
Vous devez être instruit de tout ce qui se passe.
Ma haine à vos Amis étant à redouter,
Quels crimes pour me perdre osent-ils inventer ?
305 Et prêt d'être accusé, sur quelles impostures
Ai-je pour y répondre à prendre des mesures ?
Rien ne vous est caché, parlez, je suis discret,
Et j'ai quelque intérêt à garder le secret.

CÉCILE.

C'est reconnaître mal le zèle qui m'engage
310 À vous donner avis de prévenir l'orage.
Si l'orgueil qui vous porte à des projets trop hauts,
Fait parmi vos vertus connaître des défauts,
Ceux qui pour l'Angleterre en redoutent la suite,
Ont droit de condamner votre aveugle conduite.
315 Quoique leur sentiment soit différent du mien,
Ce sont Gens sans reproches, et qui ne craignent rien.

LE COMTE.

Ces Zélés pour l'État ont mérité sans doute
Que sans mal juger d'eux la Reine les écoute.
J'y crois de la justice, et qu'enfin il en est
320 Qui parlant contre moi, parlent sans intérêt,
Mais Raleg, mais Coban, mais vous-même peut-être,
Vous en avez beaucoup à me déclarer traître.
Tant qu'on me laissera dans le poste où je suis,
Vos avars desseins seront toujours détruits.
325 Je vous empêcherai d'augmenter vos fortunes

Par le redoublement des misères communes,
Et le Peuple réduit à gémir, endurer,
Trouvera malgré vous peut-être à respirer.

CÉCILE.

330 Ce que ces derniers jours nous vous avons vu faire,
Montre assez qu'en effet vous êtes populaire ;
Mais dans quel haut rang que vous soyez placé,
Souvent le plus heureux s'y trouve renversé.
Ce poste a ses périls.

LE COMTE.

Je l'avouerai sans feindre.
Comme il est élevé, tout m'y paraît à craindre ;
335 Mais quoi que dangereux pour qui fait un faux pas,
Peut-être encor sitôt je ne tomberai pas,
Et j'aurai tout loisir, après de longs outrages,
D'apprendre qui je suis à des flatteurs à gages,
Qui me voyant du crime ennemi trop constant,
340 Ne peuvent s'élever qu'en me précipitant.

CÉCILE.

Sur un avis donné...

LE COMTE.

L'avis m'est favorable ;
Mais comme l'amitié vous rend si charitable,
Depuis quand, et sur quoi vous croyez-vous permis
De penser que le temps ait pu nous rendre Amis ?
345 Est-ce que l'on m'a vu par d'indignes faiblesses
Aimer les lâchetés, appuyer des bassesses,
Et prendre le parti de ces Hommes sans foi,
Qui de l'art de trahir font leur unique emploi ?

CÉCILE.

Je souffre par raison un discours qui m'outrage ;
350 Mais réduit à céder, au moins j'ai l'avantage
Que la Reine craignant les plus grands attentats,
Vous traite de coupable, et ne m'accuse pas.

LE COMTE.

Je sais que contre moi vous animez la Reine.
Peut-être à la séduire aurez-vous quelque peine,
355 Et quand j'aurai parlé, tel qui noirci ma foi,
Pour obtenir sa grâce, aura besoin de moi.

CÉCILE, seul.

Agissons, il est temps, c'est trop faire l'Esclave.
Perdons un orgueilleux dont le mépris nous brave,
Et ne balançons plus, puisqu'il faut éclater,
360 À prévenir le coup qu'il cherche à nous porter.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE.

Élisabeth, Tilney.

ÉLISABETH.

En vain tu crois tromper la douleur qui m'accable,
C'est parce qu'il me hait, qu'il s'est rendu coupable,
Et la belle Suffole refusée à ses vœux,
Lui fait joindre le crime au mépris de mes feux.
365 Pour le justifier, ne dis point qu'il ignore
Jusqu'où va le poison dont l'ardeur me dévore.
Il a trop de ma bouche, il a trop de mes yeux,
Appris qu'il est, l'Ingrat, ce que j'aime le mieux.
Quand j'ai blâmé son choix, n'était-ce pas lui dire
370 Que je veux que son cœur pour moi seule soupire,
Et mes confus regards n'ont-ils pas expliqué
Ce que par mes refus j'avais déjà marqué ?
Oui, de ma passion il sait la violence,
Mais l'exil de Suffole l'arme pour sa vengeance.
375 Au crime, pour lui plaire, il s'ose abandonner,
Et n'en veut à mes jours que pour la couronner.

TILNEY.

Quelques justes soupçons que vous en puissiez prendre,
J'ai peine contre vous à ne le pas défendre.
L'État qu'il a sauvé, sa vertu, son grand cœur,
380 Sa gloire, ses exploits, tout parle en sa faveur.
Il est vrai qu'à vos yeux Suffole cause sa peine ;
Mais, Madame, un Sujet doit-il aimer sa Reine,
Et quand l'amour naîtrait, a-t-il à triompher
Où le respect plus fort combat pour l'étouffer ?

ÉLISABETH.

385 Ah, contre la surprise où nous jettent ses charmes,
La majesté du rang n'a que de faibles armes.
L'amour par le respect dans un cœur enchaîné,
Deviens plus violent, plus il se voit gêné ;
Mais le Comte en m'aimant n'aurait eu rien à craindre.
390 Je lui donnais sujet de ne se point contraindre,
Et c'est de quoi rougir, qu'après tant de bonté
Ses froideurs soient le prix que j'en ai mérité.

TILNEY.

Mais je veux qu'à vous seule il cherche enfin à plaire ;
De cette passion que faut-il qu'il espère ?

ÉLISABETH.

395 Ce qu'il faut qu'il espère ? Et qu'en puis-je espérer
Que la douceur de voir, d'aimer, de soupirer ?
Triste et bizarre orgueil qui m'ôte à ce que j'aime !
Mon bonheur, mon repos s'immole au rang suprême,
Et je mourrais cent fois, plutôt que faire un Roi
400 Qui dans le Trône assis fût au-dessous de moi.
Je sais que c'est beaucoup de vouloir que son âme
Brûle à jamais pour moi d'une inutile flamme,
Qu'aimer sans espérance est un cruel ennui ;
Mais la part que j'y prends doit l'adoucir pour lui,
405 Et lorsque par mon rang je suis tyrannisée,
Qu'il le sait, qu'il le voit, la souffrance est aisée.
Qu'il me plaigne, se plaigne, et content de m'aimer...
Mais que dis-je ? D'une autre il s'est laissé charmer,
Et tant d'aveuglement suit l'ardeur qui l'entraîne,
410 Que pour la satisfaire, il veut perdre sa Reine.
Qu'il craigne cependant de me trop irriter.
Je contrains ma colère à ne pas éclater ;
Mais quelquefois l'amour qu'un long mépris outrage,
Las enfin de souffrir, se convertit en rage,
415 Et je ne réponds pas...

SCÈNE II.

Élisabeth, La Duchesse, Tilney.

ÉLISABETH.

Et bien, Duchesse, à quoi
Ont pu servir les soins que vous prenez pour moi ?
Avez-vous vu le Comte, et se rend-il traitable ?

LA DUCHESSSE.

Il fait voir un respect pour vous inviolable,
Et si vos intérêts ont besoin de son bras,
420 Commandez, le péril ne l'étonnera pas ;
Mais il ne peut souffrir sans quelque impatience
Qu'on ose auprès de vous noircir son innocence.
Le crime, l'attentat, sont des noms pleins d'horreur
Qui mettent dans son âme une noble fureur ;
425 Il se plaint qu'on l'accuse, et que la Reine écoute
Ce que des Imposteurs...

ÉLISABETH.

Je lui fais tort sans doute.
Quand jusqu'en mon Palais il ose m'assiéger,
Sa révolte n'est rien, je la dois négliger,

Et ce qu'avec l'Irlande il a d'intelligence
430 Marque dans ses projets la plus haute innocence.
Ciel ! Faut-il que ce coeur qui se sent déchirer,
Contre un Sujet ingrat tremble à se déclarer ?
Que ma mort qu'il résout me demandant la sienne,
Une indigne pitié m'étonne, me retienne,
435 Et que toujours trop faible après sa lâcheté,
Je n'ose mettre enfin ma gloire en sûreté ?
Si l'amour une fois laisse place à la haine,
Il verra ce que c'est que d'outrager sa Reine.
Il verra ce que c'est que de s'être caché
440 Cet amour où pour lui mon coeur s'est relâché.
J'ai souffert jusqu'ici ; malgré ses injustices
J'ai toujours contre moi fait parler ses services ;
Mais puisque son orgueil va jusqu'aux attentats,
Il faut en l'abaissant étonner les Ingrats.
445 Il faut à l'Univers qui me voit, me contemple,
D'une juste rigueur donner un grand exemple.
Il cherche à m'y contraindre, il le veut, c'est assez.

LA DUCHESSE.

Quoi, pour ses Ennemis vous vous intéressez,
Madame ? Ignorez-vous que l'éclat de sa vie
450 Contre le rang qu'il tient arme en secret l'Envie ?
Coupable en apparence...

ÉLISABETH.

Ah, dites en effet.
Les Témoins sont ouïs, son procès est tout fait,
Et si je veux enfin cesser de le défendre,
L'Arrêt ne dépend plus que de le faire entendre.
455 Qu'il y songe, autrement...

LA DUCHESSE.

Hé quoi, ne peut-on pas
L'avoir rendu suspect sur de faux attentats ?

ÉLISABETH.

Ah plût au Ciel ! Mais non, les preuves sont trop fortes,
N'a-t-il pas du Palais voulu forcer les Portes ?
Si le Peuple qu'en foule il avait attiré
460 Eût appuyé sa rage, il s'en fût emparé.
Plus de Trône pour moi, l'Ingrat s'en rendait maître.

LA DUCHESSE.

On n'est pas criminel toujours pour le paraître.
Mais je veux qu'il le soit ; ce coeur de lui charmé
Résoudra-t-il sa mort ? Vous l'avez tant aimé.

ÉLISABETH.

465 Ah, cachez-moi l'amour qu'alluma trop d'estime.
M'en faire souvenir, c'est redoubler son crime.
À ma honte, il est vrai, je le dois confesser,
Je sentis, j'eus pour lui... Mais que sert d'y penser ?
Suffole me l'a ravi, Suffole qu'il me préfère

470 Lui demande mon sang, le lâche veut lui plaire.
Ah pourquoi, dans les maux où l'amour m'exposait,
N'ai-je fait que bannir celle qui les causait.
Il fallait, il fallait à plus de violence
Contre cette Rivale enhardir ma vengeance.
475 Ma douceur a nourri son criminel espoir.

LA DUCHESSE.

Mais cet amour sur elle eut-il quelque pouvoir
Vous a-t-elle trahie, et d'une âme infidèle
Excité contre vous...

ÉLISABETH.

Je souffre tout par elle.
Elle s'est fait aimer, elle m'a fait haïr ;
480 Et c'est avoir plus fait cent fois que me trahir !

LA DUCHESSE.

Je n'ose m'opposer... Mais Cecile s'avance.

SCÈNE III.

Élisabeth, La Duchesse, Cecile, Tilney.

CÉCILE.

On ne pouvait user de plus de diligence.
Madame, on a du comte examiné le seing,
Les Écrits sont de lui, nous connaissons sa main.
485 Sur un secours offert toute l'Irlande est prête
À faire au premier ordre éclater la tempête,
Et vous verrez dans peu renverser tout l'État.
Si vous ne prévenez cet horrible attentat.

ÉLISABETH, à la Duchesse.

Garderez-vous encor le zèle qui l'excuse ?
490 Vous le voyez.

LA DUCHESSE.

Je vois que Cecile l'accuse.
Dans un projet coupable il le fait affermi ;
Mais j'en connais la cause, il est son Ennemi.

CÉCILE.

Moi, son Ennemi ?

LA DUCHESSE.

Vous.

CÉCILE.

Oui, je le suis des Traîtres
Dont l'orgueil téméraire attente sur leurs Maîtres,
495 Et tant qu'entre mes mains leur salut sera mis,

Je ferai vanité de n'avoir point d'Amis.

LA DUCHESSE.

Le Comte cependant n'a pas si peu de gloire,
Que vous dussiez sitôt en perdre la mémoire.
L'État pour qui cent fois on vit armer son bras,
500 Lui doit peut-être assez pour ne l'oublier pas.

CÉCILE.

S'il s'est voulu d'abord montrer Sujet fidèle,
La Reine a bien payé ce qu'il a fait pour elle ;
Et plus elle estima ses rares qualités,
Plus elle doit punir qui trahit ses bontés.

LA DUCHESSE.

505 Si le Comte périt, quoi que l'Envie en pense,
Le coup qui le perdra punira l'Innocence.
Jamais du moindre crime...

ÉLISABETH.

Et bien, on le verra.

À Cecile.

Assemblez le Conseil, il en décidera.
Vous attendrez mon ordre.

SCÈNE IV.

Élisabeth, La Duchesse, Tilney.

LA DUCHESSE.

Ah, que voulez-vous faire,
510 Madame ? En croirez-vous toute votre colère.
Le Comte...

ÉLISABETH.

Pour ses jours n'ayez aucun souci.
Voici l'heure donnée, il va se rendre ici.
L'amour que j'eus pour lui le fait son premier Juge.
Il peut y rencontrer un assuré refuge ;
515 Mais si dans son orgueil il ose persister,
S'il brave cet amour, il doit tout redouter.
Je suis lasse de voir...

TILNEY.

Le Comte est là, Madame.

ÉLISABETH.

Qu'il entre. Quels combats troublent déjà mon âme !
C'est lui de mes bontés qui doit chercher l'appui,
520 Le péril le regarde, et je crains plus que lui.

SCÈNE V.

**Élisabeth, Le Comte d'Essex, La Duchesse,
Tilney.**

ÉLISABETH.

Comte, j'ai tout appris, et je vous parle instruite
De l'abyme où vous jette une aveugle conduite.
J'en ai l'égarément, et par quels intérêts
Vous avez jusqu'au Trône élevé vos projets.
525 Vous voyez qu'en faveur de ma première estime,
Nommant égarement le plus énorme crime,
Il ne tiendra qu'à vous que de vos attentats
Votre Reine aujourd'hui ne se souvienne pas.
Pour un si grand effort qu'elle offre de se faire,
530 Tout ce qu'elle demande est un aveu sincère.
S'il fait peine à l'orgueil qui vous fit trop oser,
Songez qu'on risque tout à me le refuser,
Que quand trop de bonté fait agir ma clémence,
Qui l'ose dédaigner doit craindre ma vengeance,
535 Que j'ai la foudre en main pour qui monte trop haut,
Et qu'un mot prononcé vous met sur l'échafaud.

LE COMTE.

Madame, vous pouvez résoudre de ma peine,
Je connais ce que doit un Sujet à sa Reine,
Et sais trop que le Trône où le Ciel vous fait seoir,
540 Vous donne sur ma vie un absolu pouvoir.
Quoi que d'elle par vous la calomnie ordonne,
Elle m'est odieuse, et je vous l'abandonne.
Dans l'état déplorable où sont réduits mes jours,
Ce sera m'obliger que d'en rompre le cours ;
545 Mais ma gloire qu'attaque une lâche imposture,
Sans indignation n'en peut souffrir l'injure.
Elle est assez à moi pour me laisser en droit
De voir avec douleur l'affront qu'elle reçoit.
Si de quelque attentat vous avez à vous plaindre,
550 Si pour l'État tremblant la suite en est à craindre,
C'est à voir des Flatteurs s'efforcer aujourd'hui,
En me rendant suspect, d'en abattre l'appui.

ÉLISABETH.

La fierté qui vous fait étaler vos services,
Donne de la vertu d'assez faibles indices,
555 Et si vous m'en croyez, vous chercherez en moi
Un moyen plus certain...

LE COMTE.

Madame, je le vois,
Des traîtres, des méchants accoutumés au crime
M'ont par leurs faussetés arraché votre estime,
Et toute ma vertu contre leur lâcheté
560 S'offre en vain pour garant de ma fidélité.

Si de la démentir j'avais été capable,
 Sans rien craindre de vous vous m'auriez vu coupable.
 C'est au Trône, où peut-être on m'eût laissé monter,
 Que je me fusse mis en pouvoir d'éclater.
 565 J'aurais, en m'élevant à ce degré sublime,
 Justifié ma faute en commettant le crime ;
 Et la Ligue qui cherche à me perdre innocent,
 N'eût vu mes attentats qu'en les applaudissant.

ÉLISABETH.

Et n'as-tu, perfide, armant la Populace,
 570 Essayé, mais en vain, de te mettre à ma place ?
 Mon palais investi ne te convainc-t-il pas
 Du plus grand, du plus noir de tous les attentats ?
 Mais dis-moi, car enfin le courroux qui m'anime
 Ne peut faire céder ma tendresse à ton crime,
 575 Et si par sa noirceur je tâche à t'étonner,
 Je ne te la fais voir que pour te pardonner.
 Pourquoi vouloir ma perte, et qu'avait fait ta Reine
 Qui dût à sa ruine intéresser ta haine ?
 Peut-être ai-je pour toi montré quelque rigueur,
 580 Lorsque j'ai mis obstacle au penchant de ton coeur.
 Suffole t'avait charmé ; mais si tu peux te plaindre,
 Qu'apprenant cet amour j'ai tâché de l'éteindre,
 Songe à quel prix, ingrat, et par combien d'honneurs,
 Mon estime a sur toi répandu mes faveurs.
 585 C'est peu dire qu'estime, et tu l'as pu connaître.
 Un sentiment plus fort de mon coeur fut le maître.
 Tant de Princes, de Rois, de Héros méprisés,
 Pour qui, cruel, pour qui les ai-je refusés ?
 Leur hymen eût sans doute acquis à mon Empire
 590 Ce comble de puissance où l'on sait que j'aspire ;
 Mais quoi qu'il m'assurât, ce qui m'ôtait à toi
 Ne pouvait rien avoir de sensible pour moi.
 Ton coeur, dont je tenais la conquête si chère,
 Était l'unique bien capable de me plaire ?
 595 Et si l'orgueil du Trône eût pu me le souffrir,
 Je t'eusse offert ma main afin de l'acquérir.
 Espère, et tâche à vaincre un scrupule de gloire,
 Qui combattant mes vœux, s'oppose à ta victoire.
 Mérite par tes soins que mon coeur adouci
 600 Consente à n'en plus croire un importun souci.
 Fais qu'à ma passion je m'abandonne entière,
 Que cette Élisabeth si hautaine, si fière,
 Elle à qui l'Univers ne saurait reprocher
 Qu'on ait vu son orgueil jamais se relâcher,
 605 Cesse enfin, pour te mettre où son amour t'appelle
 De croire qu'un Sujet ne soit pas digne d'elle.
 Quelquefois à céder ma fierté se résout.
 Que sais-tu si le temps n'en viendra pas à bout ?
 Que sais-tu...

LE COMTE.

Non, Madame, et puis-je vous le dire
 610 L'estime de ma Reine à mes vœux doit suffire.
 Si l'amour la portait à des projets trop bas,
 Je trahirais sa gloire à ne l'empêcher pas.

ÉLISABETH.

Ah, je vois trop jusqu'où la tienne se ravale,
Le Trône te plairait ; mais avec ma Rivale
615 Quelque appas qu'ait pour toi l'ardeur qui te séduit,
Prends-y garde, ta mort en peut être le fruit.

LE COMTE.

En perdant votre appui, je me vois sans défense ;
Mais la mort n'a jamais étonné l'innocence,
Et si pour contenter quelque Ennemi secret,
620 Vous souhaitez mon sang, je l'offre sans regret.

ÉLISABETH.

Va, c'en est fait, il faut contenter ton envie.
À ton lâche destin j'abandonne ta vie,
Et consens, puisqu'en vain je tâche à te sauver,
Que sans voir... Tremble, ingrat, que je n'ose achever.
625 Ma bonté, qui toujours s'obstine à te défendre,
Pour la dernière fois cherche à se faire entendre.
Tandis qu'encor pour toi je veux bien l'écouter,
Le pardon t'est offert, tu le peux accepter ;
Mais si...

LE COMTE.

J'accepterais un pardon ? Moi, Madame ?

ÉLISABETH.

630 Il blesse, je le vois, la fierté de ton âme ;
Mais s'il te fait souffrir, il fallait prendre soin
D'empêcher que jamais tu n'en eusses besoin.
Il fallait, ne suivant que de justes maximes,
Rejeter...

LE COMTE.

Il est vrai, j'ai commis de grands crimes,
635 Et ce que sur les Mers mon bras a fait pour vous,
Me rend digne en effet de tout votre courroux.
Vous le savez, Madame, et l'Espagne confuse
Justifie un Vainqueur que l'Angleterre accuse.
Ce n'est point pour vanter mes trop heureux exploits
640 Qu'à l'éclat qu'ils ont fait j'ose joindre ma voix.
Tout autre pour sa Reine employant son courage,
En même occasion eût eu même avantage ;
Mon bonheur a tout fait, je le crois, mais enfin
Ce bonheur eût ailleurs assuré mon destin.
645 Ailleurs, si l'imposture eût conspiré ma honte,
On n'aurait pas souffert qu'on osât...

ÉLISABETH.

Hé bien, Comte,
Il faut faire juger dans la rigueur des Lois
La récompense due à ces rares exploits.
Si j'ai mal reconnu vos importants services,
650 Vos Juges n'auront pas les mêmes injustices,

Et vous recevrez d'eux ce qu'auront mérité
Tant de preuves de zèle et de fidélité.

SCÈNE VI.

La Duchesse, Le Comte.

LA DUCHESSE.

Ah, Comte, voulez-vous en dépit de la Reine,
De vos Accusateurs servir l'injuste haine,
655 Et ne voyez-vous pas que vous êtes perdu,
Si vous souffrez l'Arrêt qui peut être rendu ?
Quels Juges avez-vous pour y trouver asile ?
Ce sont vos Ennemis, c'est Raleg, c'est Cecile ;
Et pouvez-vous penser qu'en ce péril pressant,
660 Qui cherche votre mort, vous déclare innocent ?

LE COMTE.

Quoi, sans m'intéresser pour ma gloire flétrie,
Je me verrai traité de traître à ma Patrie ?
S'il est dans ma conduite une ombre d'attentat,
Votre hymen fit mon crime, il touche peu l'État.
665 Vous savez là-dessus quelle est mon innocence,
Et ma gloire avec vous étant en assurance,
Ce que mes Ennemis en voudront présumer,
Quoi qu'ose leur fureur, ne saurait m'alarmer.
Leur imposture enfin se verra découverte,
670 Et tout méchants qu'ils sont, s'ils résolvent ma perte,
Assemblés pour l'Arrêt qui doit me condamner,
Ils trembleront peut-être avant que le donner.

LA DUCHESSE.

Si l'éclat qu'au Palais mon hymen vous fit faire,
Me faisait craindre seul un Arrêt trop sévère,
675 Je pourrais de ce crime affranchir votre foi,
En déclarant l'amour que vous eûtes pour moi.
Mais des Témoins ouïs sur ce qu'avec l'Irlande
On veut que vous ayez...

LE COMTE.

La faute n'est pas grande,
Et pourvu que nos feux à la Reine cachés
680 Laissent à mes jours seuls mes malheurs attachés...

LA DUCHESSE.

Quoi, vous craignez l'éclat de nos flammes secrètes ?
Ce péril vous étonne, et c'est vous qui le faites ?
La Reine qui se rend sans rien examiner,
Si vous y consentez, vous veut tout pardonner.
685 C'est vous qui refusant...

LE COMTE.

N'en parlons plus, Madame.
Qui reçoit un pardon, souffre un soupçon infâme,

Et j'ai le coeur trop haut pour pouvoir m'abaisser
À l'indigne prière où l'on me veut forcer.

LA DUCHESSE.

690 Ah, si de quelque espoir je puis flatter ma peine,
Je vois bien qu'il le faut mettre tout en la Reine.
Par de nouveaux efforts je veux encor pour vous
Tâcher malgré moi-même à vaincre son courroux ;
Mais si je n'obtiens rien, songez que votre vie
Depuis longtemps en butte aux fureurs de l'Envie,
695 Me coûte assez déjà pour ne mériter pas
Que cherchant à mourir, vous causiez mon trépas.
C'est vous en dire trop ; adieu, Comte,

LE COMTE.

Ah, Madame !
Après que avez désespéré ma flamme,
Par quel soin de mes jours... Quoi, me quitter ainsi ?

SCÈNE VII.

Le Comte, Crommer, Suite.

CROMMER.

700 C'est avec déplaisir que je parais ici ;
Mais un ordre cruel dont tout mon coeur soupire...

LE COMTE.

Quelque fâcheux qu'il soit, vous pouvez me le dire.

CROMMER.

J'ai charge...

LE COMTE.

Et bien, de quoi ? Parlez sans hésiter.

CROMMER.

De prendre votre Épée, et de vous arrêter.

LE COMTE.

705 Mon Épée ?

CROMMER.

À cet ordre il faut que j'obéisse.

LE COMTE.

Mon Épée ? Et l'outrage est joint à l'injustice ?

CROMMER.

Ce n'est pas sans raison que vous vous étonnez ;
J'obéis à regret, mais je le dois.

Le Comte lui donnant son Épée.

Prenez.

710 Vous avez dans vos mains ce que toute la Terre
A vu plus d'une fois utile à l'Angleterre.
Marchons ; quelque douleur que j'en puisse sentir,
La Reine veut se perdre, il faut y consentir.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE.

Élisabeth, Cecile, Tilney.

ÉLISABETH.

Le Comte est condamné ?

CÉCILE.

C'est à regret, Madame,
Qu'on voit son nom terni par un Arrêt infâme.
715 Ses Juges l'en ont plaint, mais tous l'ont à la fois
Connu si criminel, qu'ils n'ont eu qu'une voix.
Comme pour affaiblir toutes nos procédures
Ses reproches d'abord m'ont accablé d'injures,
Ravi, s'il se pouvait, de le favoriser,
720 J'ai de son Jugement voulu me récuser.
La Loi le défendait, et c'est malgré moi-même
Que j'ai dit mon avis dans le Conseil suprême,
Qui confus des noirceurs de son lâche attentat,
A cru devoir sa tête au repos de l'État.

ÉLISABETH.

725 Ainsi sa perfidie a paru manifeste ?

CÉCILE.

Le coup pour vous, Madame, allait être funeste.
Du Comte de Tyron, de l'Irlandais suivi,
Il en voulait au Trône, et vous l'aurait ravi.

ÉLISABETH.

Ah, je l'ai trop connu, lorsque la Populace
730 Seconda contre moi son insolente audace.
À m'ôter la Couronne il croyait l'engager.
Quelle excuse à ce crime, et par où s'en purger ?
Qu'a-t-il répondu ?

CÉCILE.

Lui ? Qu'il n'avait rien à dire ;
Que pour toute défense il nous devait suffire
735 De voir ses grands exploits pour lui s'intéresser,
Et que sur ces Témoins on pouvait prononcer.

ÉLISABETH.

Que d'orgueil ! Quoi, tout prêt à voir lancer la foudre,
Au moindre repentir il ne peut se résoudre ?
Soumis à ma vengeance il brave mon pouvoir ?
740 Il ose...

CÉCILE.

Sa fierté ne se peut concevoir.
On eût dit, à le voir plein de sa propre estime,
Que ses Juges étaient coupables de son crime,
Et qu'ils craignaient de lui dans ce pas hasardeux
Ce qu'il avait l'orgueil de ne pas craindre d'eux.

ÉLISABETH.

745 Cependant, il faudra que cet orgueil s'abaisse.
Il voit, il voit l'état où son crime le laisse.
Le plus ferme s'ébranle après l'Arrêt donné.

CÉCILE.

Un coup si rigoureux ne l'a point étonné.
Comme alors on conserve une inutile audace,
750 J'ai voulu le réduire à vous demander grâce.
Que n'a-t-il point dit ? J'en rougis, et me tais.

ÉLISABETH.

Ah, quoiqu'il la demande, il ne l'aura jamais,
De moi tantôt sans peine il l'aurait obtenue.
J'étais encor pour lui de bonté prévenue ;
755 Je voyais à regret qu'il voulût me forcer
À souhaiter l'Arrêt qu'on vient de prononcer.
Mon bras, lent à punir, suspendait la tempête ;
Il me pousse à l'éclat, il paiera de sa tête.
Donnez bien ordre à tout ; pour empêcher sa mort,
760 Le Peuple qui la craint peut faire quelque effort.
Il s'en est fait aimer ; prévenez ces alarmes,
Dans les lieux les moins sûrs faites prendre les armes,
N'oubliez rien, allez.

CÉCILE.

Vous connaissez ma foi,
Je réponds des Mutins, reposez-vous sur moi.

SCÈNE II. Élisabeth, Tilney.

ÉLISABETH.

765 Enfin, perfide, enfin ta perte est résolue.
C'en est fait, malgré moi toi-même l'as conclue.
De ma lâche pitié tu craignais les effets,
Plus de grâce, tes vœux vont être satisfaits.
Ma tendresse emportait une indigne victoire,
770 Je l'étouffe, il est temps d'avoir soin de ma gloire.
Il est temps que mon cœur justement irrité
Instruise l'Univers de toute ma fierté.
Quoi, de ce cœur séduit appuyant l'injustice,
De tes noirs attentats tu l'auras fait complice,
775 J'en saurai le coup prêt d'éclater, le verrai,
Tu m'auras dédaignée, et je le souffrirai ?
Non, puisqu'en moi toujours l'amante te fit peine,
Tu le veux ; pour te plaire, il faut paraître Reine,
Et reprendre l'orgueil que j'osais oublier,
780 Pour permettre à l'amour de te justifier.

TILNEY.

À croire cet orgueil peut-être un peu trop prompte,
Vous avez consenti qu'on ait jugé le Comte.
On vient de prononcer l'Arrêt de son trépas ;
Chacun tremble pour lui, mais il ne mourra pas.

ÉLISABETH.

785 Il ne mourra pas, lui ? Non, non, tu t'abuses.
Tu sais son attentat, est-ce que tu l'excuses,
Et que de son Arrêt blâmant l'indignité,
Tu crois qu'il soit injuste, ou trop précipité ?
Penses-tu, quand l'Ingrat contre moi se déclare,
790 Qu'il n'ait pas mérité la mort qu'on lui prépare,
Et que je venge trop, en le laissant périr,
Ce que par ses dédains l'amour m'a fait souffrir ?

TILNEY.

Que cet Arrêt soit juste, ou donné par l'Envie,
Vous l'aimez, cet amour lui sauvera la vie.
795 Il tient vos jours aux siens si fortement unis,
Que par le même coup on les verrait finis.
Votre aveugle colère en vain vous le déguise ;
Vous pleureriez la mort que vous auriez permise,
Et le sanglant éclat qui suivrait ce courroux
800 Vengerait vos malheurs moins sur lui que sur vous.

ÉLISABETH.

Ah cruelle, pourquoi fais-tu trembler ma haine ?
Est-ce une passion indigne d'une Reine,
Et l'amour qui me veut empêcher de régner,
Ne se lasse-t-il point de se voir dédaigner ?

805 Que me sert qu'au dehors, redoutable Ennemie,
 Je rende par la Paix ma puissance affermie,
 Si mon coeur au-dedans tristement déchiré
 Ne peut jouir du calme où j'ai tant aspiré
 Mon bonheur semble avoir enchaîné la victoire.
 810 J'ai triomphé partout, tout parle de ma gloire,
 Et d'un Sujet ingrat, ma pressante bonté
 Ne peut, même en priant, réduire la fierté.
 Par son fatal Arrêt plus que lui condamnée,
 À quoi te résous-tu, Princesse infortunée,
 815 Laisseras-tu périr sans pitié, sans secours,
 Le soutien de ta gloire, et l'appui de tes jours ?

TILNEY.

Ne pouvez-vous pas tout ? Vous pleurez !

ÉLISABETH.

Oui, je pleure,
 Et sens bien que s'il meurt, il faudra que je meure.
 Ô vous Rois, que pour lui ma flamme a négligés,
 820 Jetez les yeux sur moi, vous êtes bien vengés.
 Une Reine, intrépide au milieu des alarmes,
 Tremblante pour l'amour, ose verser des larmes.
 Encor s'il était sûr que ces pleurs répandus,
 En me faisant rougir, ne fussent pas perdus,
 825 Que le Lâche pressé d'un vil remords que donne...
 Qu'en penses-tu ? Dis-moi. Le plus hardi s'étonne,
 L'image de la mort, dont l'appareil est prêt,
 Fait croire tout permis pour en changer l'Arrêt.
 Réduit à voir sa tête expier son offense,
 830 Doutes-tu qu'il ne veuille implorer ma clémence,
 Que sûr que mes bontés passent ses attentats...

TILNEY.

Il doit y recourir ; mais s'il ne le fait pas ?
 Le comte est fier, Madame.

ÉLISABETH.

Ah, tu me désespères.
 Quoi qu'osent contre moi ses projets téméraires,
 835 Dût l'État par ma chute en être renversé,
 Qu'il fléchisse, il suffit, j'oublierai le passé.
 Mais quand toute attachée à retenir la foudre,
 Je frémis de le perdre, et tremble à m'y résoudre,
 Si me bravant toujours il ose m'y forcer,
 840 Moi Reine, lui Sujet, puis-je m'en dispenser ?
 Sauvons-le malgré lui, parle, et fais qu'il te croie.
 Vois-le, mais cache-lui que c'est moi qui t'envoie.
 Et ménageant ma gloire en t'expliquant pour moi,
 Peins-lui mon coeur sensible à ce que je lui dois.
 845 Fais-lui voir qu'à regret j'abandonne sa tête,
 Qu'au plus faible remords sa grâce est toute prête,
 Et si pour l'ébranler il faut aller plus loin,
 Du soin de mon amour fais ton unique soin.
 Laisse, laisse ma gloire, et dis-lui que je l'aime,
 850 Tout coupable qu'il est, cent fois plus que moi-même ;

Qu'il n'a, s'il veut finir mes déplorables jours,
 Qu'à souffrir que des siens on arrête le cours.
 Presse, prie, offre tout, pour fléchir son courage.
 Enfin si pour ta Reine un vrai zèle t'engage,
 855 Par crainte, par amour, par pitié de mon sort,
 Obtient qu'il se pardonne, et l'arrache à la mort.
 L'empêchant de périr, tu m'auras bien servie.
 Je ne te dis plus rien, il y va de ma vie.
 Ne perds point de temps, cours, et me laisse écouter
 860 Ce que pour sa défense un ami vient tenter.

SCÈNE III.

Élisabeth, Le Comte de Salisbury.

SALSBURY.

Madame, pardonnez à ma douleur extrême,
 Si paraissant ici pour un autre moi-même,
 Tremblant, saisi d'effroi, pour vous, pour vos États,
 J'ose vous conjurer de ne vous perdre pas.
 865 Je n'examine point quel peut être le crime ;
 Mais si l'Arrêt donné vous semble légitime,
 Vous le paraîtra-t-il quand vous daignerez voir,
 Par un funeste coup, quelle Tête il fait choir ?
 C'est ce fameux Héros dont cent fois la victoire
 870 Par les plus grands exploits a consacré la gloire,
 Dont partout le destin fut si noble et si beau,
 Qu'on livre entre les mains d'un infâme Bourreau.
 Après qu'à sa valeur, que chacun idolâtre,
 L'Univers avec pompe a servi de Théâtre,
 875 Pourrez-vous consentir qu'un échafaud dressé
 Montre à tous de quel prix il est récompensé ?
 Quand je viens vous marquer son mérite et sa peine,
 Ce n'est point seulement l'amitié qui m'amène.
 C'est l'État désolé, c'est votre Cour en pleurs,
 880 Qui perdant son appui, tremble de ses malheurs.
 Je sais qu'en sa conduite il eut quelque imprudence ;
 Mais le crime toujours ne suit pas l'apparence,
 Et dans le rang illustre où ses vertus l'ont mis,
 Estimé de la Reine, il a des Ennemis.
 885 Pour lui, pour vous, pour nous, craignez leurs artifices,
 Et s'ils font ses défauts plus grands que ses services,
 Songez que la clémence a toujours eu ses droits,
 Et qu'elle est la vertu la plus digne des Rois.

ÉLISABETH.

Comte de Salisbury, j'estime votre zèle.
 890 J'aime à vous voir Ami généreux et fidèle,
 Et loue en vous l'ardeur que ce noble intérêt
 Vous donne à murmurer d'un équitable Arrêt.
 J'en sens ainsi que vous une douleur extrême,
 Mais je dois à l'État encor plus qu'à moi-même,
 895 Si j'ai laissé du Comte éclaircir le forfait,
 C'est lui qui m'a forcée à tout ce que j'ai fait.
 Prête à tout oublier, s'il m'avouait son crime,
 On le sait, j'ai voulu lui rendre mon estime.

Ma bonté n'a servi qu'à redoubler l'orgueil
900 Qui des Ambitieux est l'ordinaire écueil.
Des soins qu'il m'a vu prendre à détourner l'orage,
Quoi que sûr d'y périr, il s'est fait un outrage.
Si sa tête me fait raison de sa fierté,
C'est sa faute, il aura ce qu'il a mérité.

SALSBURY.

905 Il mérite sans doute une honteuse peine,
Quand sa fierté combat les bontés de sa Reine.
Si quelque chose en lui vous peut, vous doit blesser,
C'est l'orgueil de ce coeur qu'il ne peut abaisser,
Cet orgueil qu'il veut croire au péril de sa vie ;
910 Mais pour être trop fier, vous a-t-il moins servie ?
Vous a-t-il moins montré dans cent et cent combats,
Que pour vous il n'est rien d'impossible à son bras ?
Par son sang prodigué, par l'éclat de sa gloire,
Daignez, s'il vous en reste encor quelque mémoire,
915 Accorder au malheur qui l'accable aujourd'hui,
Le pardon qu'à genoux je demande pour lui.
Songez que si jamais il vous fut nécessaire,
Ce qu'il a déjà fait, il peut encor le faire,
Et que nos Ennemis tremblants, désespérés,
920 N'ont jamais mieux vaincu que quand vous le perdrez.

ÉLISABETH.

Je le perds à regret, mais enfin je suis Reine.
Il est Sujet, coupable, et digne de sa peine ;
L'Arrêt est prononcé, Comte, et tout l'Univers
Va sur lui, va sur moi tenir les yeux ouverts.
925 Quand sa seule fierté, dont vous blâmer l'audace,
M'aurait fait souhaiter qu'il m'eût demandé grâce,
Si par là de la mort il a pu s'affranchir,
Dédaignant de le faire, est-ce à moi de fléchir ?
Est-ce à moi d'endurer qu'un Sujet téméraire
930 À d'impuissants éclats réduise ma colère,
Et qu'il puisse à ma honte apprendre à l'Avenir,
Que je connais son crime, et n'osai le punir ?

SALSBURY.

On parle de révolte, et de ligues secrètes,
Mais, Madame, on se sert de Lettres contrefaites.
935 Les Témoins par Cecile ouïs, examinés,
Sont Témoins que peut-être on aura subornés.
Le Comte les récuse, et quand je les soupçonne...

ÉLISABETH.

Le Comte est condamné ; si son Arrêt l'étonne,
S'il a pour l'affaiblir quelque chose à tenter,
940 Qu'il rentre en son devoir, on pourra l'écouter.
Allez, mon juste orgueil que son audace irrite
Peut faire grâce encor, faites qu'il la mérite.

SCÈNE IV.
Élisabeth, La Duchesse.

ÉLISABETH.

Venez, venez, Duchesse, et plaignez mes ennuis.
Je cherche à pardonner, je le veux, je le puis,
945 Et je tremble toujours qu'un obstiné Coupable
Lui-même contre moi ne soit inexorable.
Ciel, qui me fis un coeur et si noble et si grand,
Ne le devais-tu pas former indifférent ?
Fallait-il qu'un Ingrat aussi fier que sa Reine,
950 Me donnant tant d'amour, fut digne de ma haine ?
Ou si tu résolvais de m'en laisser trahir ?
Pourquoi ne m'as-tu pas permis de le haïr ?
Si ce funeste Arrêt n'ébranle point le Comte,
Je ne puis éviter, ou ma perte, ou ma honte.
955 Je pérís par sa mort, et le voulant sauver,
Le Lâche impunément aura su me braver.
Que je suis malheureuse !

LA DUCHESSE.

On est sans doute à plaindre,
Quand on hait la rigueur, et qu'on s'y voit contraindre ;
Mais si le Comte osait, tout condamné qu'il est,
960 Plutôt que son pardon, accepter son Arrêt,
Au moins de ses desseins, sans le dernier supplice,
La prison vous pourrait...

ÉLISABETH.

Non, je veux qu'il fléchisse.
Il y va de ma gloire, il faut qu'il cède.

LA DUCHESSE.

Hélas !
Je crains qu'à vos bontés il ne se rende pas,
965 Que voulant abaisser ce courage invincible,
Vos efforts...

ÉLISABETH.

Ah ! J'en sais un moyen infailible.
Rien n'égale en horreur ce que j'en souffrirai,
C'est le plus grand des maux, peut-être j'en mourrai,
Mais si toujours d'orgueil son audace est suivie,
970 Il faudra le sauver aux dépens de ma vie ;
M'y voilà résolue. Ô vœux mal exaucés,
Ô mon coeur, est-ce ainsi que vous me trahissez ?

LA DUCHESSE.

Votre pouvoir est grand, mais je connais le Comte ;
Il voudra...

ÉLISABETH.

Je ne puis le vaincre qu'à ma honte,
 975 Je le sais, mais enfin je vaincrai sans effort,
 Et vous allez vous-même en demeurer d'accord.
 Il adore Suffole, c'est elle qui l'engage
 À lui faire raison d'un exil qui l'outrage.
 Quoi que coûte à mon coeur ce funeste dessein,
 980 Je veux, je souffrirai qu'il lui donne la main ;
 Et l'ingrat qui m'oppose une fierté rebelle,
 Sûr enfin d'être heureux, voudra vivre pour elle.

LA DUCHESSE.

Si par là seulement vous croyez le toucher,
 Apprenez un secret qu'il ne faut plus cacher.
 985 De l'amour de Suffole vainement alarmée,
 Vous la punîtes trop, il ne l'a point aimée.
 C'est moi seule, ce sont mes criminels appas,
 Qui surprirent son coeur que je n'attaquais pas.
 Par devoir, par respect, j'eus beau vouloir éteindre
 990 Un feu dont vous deviez avoir tant à vous plaindre.
 Confuse de ses voeux, j'eus beau lui résister,
 Comme l'amour se flatte, il voulut se flatter.
 Il crut que sa pitié pourrait tout sur votre âme,
 Que le temps vous rendrait favorable à sa flamme,
 995 Et quoi qu'enfin pour lui Suffole fût sans appas,
 Il feignit de l'aimer pour ne m'exposer pas.
 Son exil étonna son amour téméraire ;
 Mais si mon intérêt le força de se taire,
 Son coeur dont la contrainte irritait les désirs,
 1000 Ne m'en donna pas moins ses plus ardents soupirs,
 Par moi qui l'usurpai vous en fûtes bannie ;
 Je vous nuisis, Madame, et je m'en suis punie.
 Pour vous rendre les voeux que j'osais détourner,
 On demanda ma main, je voulus la donner.
 1005 Éloigné de la Cour, il sut cette nouvelle.
 Il revient furieux, rend le Peuple rebelle,
 S'en va suivre au Palais dans le moment fatal
 Que l'hymen me livrait au pouvoir d'un Rival.
 Il venait l'empêcher, et c'est ce qu'il vous cache.
 1010 Voilà par où le crime à sa gloire s'attache.
 On traite de révolte un fier emportement,
 Pardonnable peut-être aux ennuis d'un amant.
 S'il semble un attentat, s'il en a l'apparence,
 L'aveu que je vous fais prouve son innocence.
 1015 Enfin, Madame, enfin par tout ce qui jamais
 Pût surprendre, toucher, enflammer vos souhaits,
 Par les plus tendre voeux dont vous fûtes capable,
 Par lui-même, pour vous l'objet le plus aimable,
 Sur des Témoins suspects qui n'ont pu l'étonner,
 1020 Ses Juges à la mort l'ont osé condamner ;
 Accordez-moi ses jours pour prix du sacrifice
 Qui m'arrachant à lui vous a rendu justice.
 Mon coeur en souffre assez pour mériter de vous
 Contre un si cher coupable un peu moins de courroux.

ÉLISABETH.

1025 Ai-je bien entendu ? Le perfide vous aime,
Me dédaigne, me brave, et contraire à moi-même,
Je vous assurerais, en l'osant secourir,
La douceur d'être aimée, et de me voir souffrir ?
Non, il faut qu'il périsse, et que je sois vengée.
1030 Je dois ce coup funeste à ma flamme outragée,
Il a trop mérité l'Arrêt qui le punit,
Innocent ou coupable, il vous aime, il suffit.
S'il n'a point de vrai crime, ainsi qu'on le veut croire,
Sur le crime apparent je sauverai ma gloire,
1035 Et la raison d'État, en le privant du jour,
Servira de prétexte à la raison d'Amour.

LA DUCHESSE.

Juste Ciel ! Vous pourriez vous immoler sa vie ?
Je ne me repends point de vous avoir servie ;
Mais hélas ! Qu'ai-je pu faire plus contre moi,
1040 Pour le rendre à sa Reine, et rejeter sa foi ?
Tout parlait, m'assurait de son amour extrême.
Pour mieux me l'arracher, qu'auriez-vous fait vous-même ?

ÉLISABETH.

Moins que vous ; pour lui seul, quoi qu'il fût arrivé,
Toujours tout mon amour se serait conservé.
1045 En vain de moi tout autre eût eu l'âme charmée.
Point d'hymen ; mais enfin je ne suis point aimée,
Mon coeur de ses dédains ne peut venir à bout,
Et dans ce désespoir, qui peut tout, ose tout.

LA DUCHESSE.

Ah, faites-lui paraître un coeur plus magnanime.
1050 Ma sévère vertu lui doit-elle être un crime,
Et l'aide qu'à vos feux j'ai cru devoir offrir,
Vous le fait-elle voir plus digne de périr ?

ÉLISABETH.

J'ai tort, je le confesse, et quoi que je m'emporte,
Je sens que ma tendresse est toujours la plus forte.
1055 Ciel, qui me réservez à des malheurs sans fin,
Il ne manquait donc plus à mon cruel destin,
Que de ne souffrir pas dans cette ardeur fatale
Que je fusse en pouvoir de haïr ma Rivale.
Ah, que de la Vertu les charmes sont puissants !
1060 Duchesse, c'en est fait, qu'il vive, j'y consens.
Par un même intérêt, vous craignez, et je tremble.
Pour lui, contre lui-même, unissons-nous ensemble,
Tirons-le du péril qui ne peut l'alarmer,
Toutes deux pour le voir, toutes deux pour l'aimer.
1065 Un prix bien inégal nous en paiera la peine.
Vous aurez tout son coeur, je n'aurai que sa haine ;
Mais n'importe, il vivra, son crime est pardonné.
Je m'oppose à sa mort, mais l'Arrêt est donné,
L'Angleterre le sait, le Terre toute entière
1070 D'une juste surprise en fera la matière ;

Ma gloire dont toujours il s'est rendu l'appui,
Veut qu'il demande grâce, obtenez-le de lui.
Vous avez sur son coeur une entière puissance.
Allez, pour le soumettre, usez de violence.
1075 Sauvez-le, sauvez-moi ; dans le trouble où je suis,
M'en reposer sur vous est tout ce que je puis.

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Comte d'Essex, Tilney.

LE COMTE.

Je dois beaucoup sans doute au souci qui t'amène ;
Mais enfin tu pouvais t'épargner cette peine.
Si l'arrêt qui me perd te semble à redouter,
1080 J'aime mieux le souffrir, que de le mériter.

TILNEY.

De cette fermeté souffrez que je vous blâme.
Quoique la mort jamais n'ébranle une grande âme,
Quand il nous la faut voir par des Arrêts sanglants,
Dans son triste appareil approcher à pas lents...

LE COMTE.

1085 Je ne cèle point, je croyais que la Reine
À me sacrifier dût avoir quelque peine.
Entrant dans ce Palais, sans peur d'être arrêté,
J'en faisais pour ma vie un lieu de sûreté.
Non qu'enfin, si mon sang a tant de quoi lui plaire,
1090 Je voie avec regret qu'on l'ose satisfaire ;
Mais pour verser ce sang tant de fois répandu,
Peut-être un Échafaud ne m'était-il pas dû.
Pour elle il fut le prix de plus d'une victoire ;
Elle veut l'oublier, j'ai regret à sa gloire.
1095 J'ai regret qu'aveuglée elle attire sur soi
La honte qu'elle croit faire tomber sur moi.
Le Ciel m'en est témoin, jamais Sujet fidèle
N'eut pour sa Souveraine un coeur si plein de zèle.
Je l'ai fait éclater en cent et cent combats ;
1100 On aura beau le taire, ils ne le tairont pas.
Si j'ai fait mon devoir quand je l'ai bien servie,
Du moins je méritais qu'elle eût soin de ma vie.
Pour la voir contre moi si fièrement s'armer,
Le crime n'est pas grand de n'avoir pu l'aimer.
1105 Le penchant fut toujours un mal inévitable ;
S'il entraîne le coeur, le sort en est coupable,
Et tout autre, oubliant un si léger chagrin,
Ne m'aurait pas puni des fautes du Destin.

TILNEY.

Vos froideurs, je l'avoue, ont irrité la Reine ;
 1110 Mais daignez l'adoucir, et sa colère est vaine.
 Pour trop croire un orgueil dont l'éclat lui déplaît,
 C'est vous-même, c'est vous qui donnez votre Arrêt.
 Par vous, dit-on, l'Irlande à l'attentat s'anime.
 Que le crime soit faux, il est connu pour crime,
 1115 Et quand pou vous sauver elle vous tend les bras,
 Sa gloire veut au moins que vous fassiez un pas,
 Que vous...

LE COMTE.

Ah s'il est vrai qu'elle songe à sa gloire,
 Pour garantir son nom d'une tache trop noire,
 Il est d'autres moyens où l'Équité consent,
 1120 Que de se relâcher à perdre un Innocent.
 On ose m'accuser ; que sa colère accable
 Des Témoins subornés qui me rendent coupable :
 Cecile les entend, et les a suscités.
 Raleg leur a fourni toutes leurs faussetés.
 1125 Que Raleg, que Cecile, et ceux qui lui ressemblent,
 Ces Infâmes sous qui tous les Gens de bien tremblent,
 Par la main d'un bourreau, comme ils l'ont mérité,
 Lavent dans leur vil sang leur infidélité.
 Alors en répandant ce sang vraiment coupable,
 1130 La Reine aura fait rendre un Arrêt équitable.
 Alors de sa rigueur le foudroyant éclat,
 Asservissant sa gloire, aura sauvé l'État.
 Mais sur moi, qui maintiens la grandeur souveraine,
 Du crime des Méchants faire tomber la peine,
 1135 Souffrir que contre moi des Écrits contrefaits...
 Non, la Postérité ne le croira jamais.
 Jamais on ne pourra se mettre en la pensée,
 Que de ce qu'on me doit la mémoire effacée
 Ait laissé l'imposture en pouvoir d'accabler...
 1140 Mais la Reine le voit, et le voit sans trembler.
 Le péril de l'État n'a rien qui l'inquiète.
 Je dois être content, puisqu'elle est satisfaite,
 Et ne point m'ébranler d'un indigne trépas,
 Qui lui coûte sa gloire, et ne l'étonne pas.

TILNEY.

1145 Et ne l'étonne pas ! Elle s'en désespère,
 Blâme votre rigueur, condamne sa colère.
 Pour rendre à son esprit le calme qu'elle attend,
 Un mot à prononcer vous coûterait-il tant ?

LE COMTE.

Je crois que de ma mort le coup lui sera rude,
 1150 Qu'elle s'accusera d'un peu d'ingratitude.
 Je n'ai pas, on le sait, mériter mes malheurs,
 Mais le temps adoucit les plus vives douleurs.
 De ses tristes remords si ma perte est suivie,

Elle souffrirait plus à me laisser la vie.
1155 Faible à vaincre ce coeur qui lui devient suspect,
Je ne pourrais pour elle avoir que du respect.
Tout rempli de l'Objet qui s'en est rendu maître,
Si je suis criminel, je voudrais toujours l'être,
Et sans doute il est mieux qu'en me privant du jour,
1160 Sa haine, quoique injuste, éteigne son amour.

TILNEY.

Quoi, je n'obtiendrai rien ?

LE COMTE.

Tu redoubles ma peine,
C'est assez.

TILNEY.

Mais enfin que dirai-je à la Reine ?

LE COMTE.

Qu'on vient de m'avertir que l'échafaud est prêt,
Qu'on doit dans un moment exécuter l'Arrêt,
1165 Et qu'innocent d'ailleurs, je tiens cette mort chère,
Qui me fera bientôt cesser de lui déplaire.

TILNEY.

Je vais la retrouver ; mais encor une fois,
Par ce que vous devez...

LE COMTE.

Je sais ce que je dois.
Adieu, puisque ma gloire à ton zèle s'oppose,
1170 De mes derniers moments souffre que je dispose.
Il m'en reste assez peu, pour me laisser au moins
La triste liberté d'en jouir sans Témoins.

SCÈNE II.

LE COMTE, seul.

Ô fortune, ô grandeur, dont l'amorce flatteuse
Surprend, touche, éblouit une âme ambitieuse,
1175 De tant d'honneurs reçus c'est donc là tout le fruit ?
Un long temps les amasse, un moment les détruit.
Tout ce que le Destin le plus digne d'envie
Peut attacher de gloire à la plus belle vie,
J'ai pu me le promettre, et pour le mériter,
1180 Il n'est projet si haut qu'on ne m'ait vu tenter.
Cependant aujourd'hui (se peut-il qu'on le croie)
C'est sur un échafaud que la Reine m'envoie.
C'est là qu'aux yeux de tous m'imputant des forfaits...

SCÈNE III.

Le Comte, Salisbury.

LE COMTE.

Et bien, da ma faveur vous voyez les effets.
1185 Ce fier Comte d'Essex dont la haute fortune
Attirait de Flatteurs une foule importune,
Qui vit de son bonheur tout l'Univers jaloux,
Abattu, condamné, le reconnaissez-vous ?
Des Lâches, des Méchants Victime infortunée,
1190 J'ai bien en un moment changé de destinée.
Tout passe, et qui m'eût dit après ce qu'on m'a vu
Que je l'eusse éprouvé, je ne l'aurais pas cru.

SALSBURY.

Quoique vous éprouviez que tout change, tout passe,
Rien ne change pour vous, si vous vous faites grâce.
1195 Je viens de voir la Reine, et ce qu'elle m'a dit
Montre assez que pour vous l'amour toujours agit ;
Votre seule fierté qu'elle voudrait abattre,
S'oppose à ses bontés, s'obstine à les combattre.
Contraignez-vous, un mot qui marque un coeur soumis
1200 Vous va mettre au-dessus de tous vos Ennemis.

LE COMTE.

Quoi, quand leur imposture indignement m'accable,
Pour les justifier je me rendrai coupable,
Et par mon lâche aveu, l'Univers étonné
Apprendra qu'ils m'auront justement condamné ?

SALSBURY.

1205 En lui parlant pour vous j'ai peint votre innocence ;
Mais enfin elle cherche une aide à sa clémence.
C'est votre Reine, et quand pour fléchir son courroux
Elle ne veut qu'un mot, le refuserez-vous ?

LE COMTE.

Oui, puisque enfin ce mot rendrait ma honte extrême.
1210 J'ai vécu glorieux, et je mourrai de même ;
Toujours inébranlable, et dédaignant toujours
De mériter l'Arrêt qui va finir mes jours.

SALSBURY.

Vous mourrez glorieux ! Ah Ciel, pouvez-vous croire
Que sur un Échafaud vous sauviez votre gloire ?
1215 Qu'il ne soit pas honteux à qui s'est vu si haut...

LE COMTE.

Le crime fait la honte, et non pas l'Échafaud ;
Ou si dans mon Arrêt quelque infamie éclate,
Elle est lorsque je meurs, pour une Reine ingrate,
Qui voulant oublier cent preuves de ma foi,
1220 Ne mérita jamais un Sujet tel que moi.
Mais la mort m'étant plus à souhaiter qu'à craindre,
Sa rigueur me fait grâce, et j'ai tort de m'en plaindre.
Après avoir perdu ce que j'aimais le mieux,
Confus, désespéré, le jour m'est odieux.
1225 À quoi me servirait cette vie importune,
Qu'à m'en faire toujours mieux sentir l'infortune ?
Pour la seule Duchesse il m'aurait été doux
De passer... Mais hélas ! Un autre est son Époux.
Un autre dont l'amour moins tendre, moins fidèle...
1230 Mais elle doit savoir mon malheur, qu'en dit-elle ?
Me flattai-je en croyant qu'un reste d'amitié
Lui fera de mon sort prendre quelque pitié ?
Privé de son amour, pour moi si plein de charmes,
Je voudrais bien du moins avoir part à ses larmes.
1235 Cette austère vertu qui soutient mon devoir,
Semble à mes tristes vœux en défendre l'espoir.
Cependant, contre moi quoi qu'elle ose entreprendre,
Je les paye assez cher pour y pouvoir prétendre ;
Et l'on peut, sans se faire un trop honteux effort,
1240 Pleurer un Malheureux dont on cause la mort.

SALSBURY.

Quoi, ce parfait amour, cette pure tendresse
Qui vous fit si longtemps vivre pour la Duchesse,
Quand vous pouvez prévoir ce qu'elle en doit souffrir,
Ne vous arrache point ce dessein de mourir ?
1245 Pour vous avoir aimé, voyez ce que lui coûte
Le cruel sacrifice...

LE COMTE.

Elle m'aime sans doute,
Et sans la Reine, hélas ! J'ai lieu de présumer
Qu'elle eût fait à jamais son bonheur de m'aimer.
Tout ce qu'un bel Objet d'un cœur vraiment fidèle
1250 Peut attendre d'amour, je le sentis pour elle ;
Et peut-être mes soins, ma confiance, ma foi,
Méritaient les soupirs qu'elle a perdus pour moi.
Nulle félicité n'eût égalé la nôtre.

Le Ciel y met obstacle, elle vit pour un autre.
1255 Un autre a tout le bien que je crus acquérir ;
L'hymen le rend heureux, c'est à moi de mourir.

SALSBURY.

Ah, si pour satisfaire à cette injuste envie,
Il vous doit être doux d'abandonner la vie,
Perdez-la, mais au moins que ce soit en Héros.
1260 Allez de votre sang faire rougir les flots.
Allez dans les Combats où l'honneur vous appelle ;
Cherchez, suivez la gloire, et périssez pour elle.
C'est là qu'à vos pareils il est beau d'affronter
Ce qu'ailleurs le plus ferme a lieu de redouter.

LE COMTE.

1265 Quand contre un monde entier armé pour ma défaite
J'irais seul défier la mort que je souhaite,
Vers elle j'aurais beau m'avancer sans effroi,
Je suis si malheureux, qu'elle fuirait de moi.
Puisque ici sûrement elle m'offre son aide,
1270 Pourquoi de mes malheurs différer le remède ?
Pour quoi lâche et timide, arrêtant le courroux...

SCÈNE IV.

Salsbury, Le Comte, La Duchesse.

SALSBURY.

Venez, venez, Madame, on a besoin de vous.
Le Comte veut périr ; raison, justice, gloire,
Amitié, rien ne peut l'obliger à me croire.
1275 Contre son désespoir si vous vous déclarez,
Il cèdera sans doute, et vous triompherez.
Désarmez sa fierté, la victoire est facile.
Accablé d'un arrêt qu'il peut rendre inutile,
Je vous laisse avec lui prendre soin de ses jours,
1280 Et vais voir s'il n'est point ailleurs d'autre secours.

Il sort.

LE COMTE.

Quelle gloire, Madame, et combien doit l'Envie
Se plaindre du bonheur des restes de ma vie,
Puisque avant que je meure, on me souffre en ce lieu
La douceur de vous voir, et de vous dire adieu ?
1285 Le Destin qui m'abat, n'eût osé me poursuivre,
Si le Ciel m'eût pour vous rendu digne de vivre.
Ce malheur me ferait seul mériter le trépas ;
Il en donne l'Arrêt, je n'en murmure pas.
Je cours l'exécuter, quelque dur qu'il puisse être,
1290 Trop content, si ma mort vous fait assez connaître,
Que jusques à ce jour jamais coeur enflammé
N'avait, en se donnant, si fortement aimé.

LA DUCHESSE.

Si cet amour fut tel que je l'ai voulu croire,
Je le connaîtrai mieux, quand tout à votre gloire
1295 Dérobant votre Tête à vos Persécuteurs,
Vous vivrez redoutable à d'infâmes Flatteurs.
C'est par le souvenir d'une ardeur si parfaite,
Que tremblant des périls où mon malheur vous jette,
J'ose vous demander dans un si juste effroi,
1300 Que vous sauviez des jours que j'ai comptés à moi.
Douceur trop peu goûtée, et pour jamais finie !
J'en faisais vanité, le Ciel m'en a punie.
Sa rigueur s'étudie assez à m'accabler,
Sans que la vôtre encor cherche à la redoubler.

LE COMTE.

1305 De mes jours, il est vrai, l'excès de ma tendresse,
En vous les consacrant, vous rendit la maîtresse.
Je vous donnai sur eux un pouvoir absolu,
Et vous l'auriez encor, si vous l'aviez voulu ;
Mais dans uns disgrâce en mille maux fertile,
1310 Qu'ai-je affaire d'un bien qui vous est inutile ?
Qu'ai-je à faire d'un bien que le choix d'un Époux
Ne vous laissera plus regarder comme à vous ?
Je l'aimais pour vous seule, et votre hymen funeste,
Pour prolonger ma vie, en a détruit le reste.
1315 Ah Madame, quel coup ! Si je ne puis souffrir
L'injurieux pardon qu'on s'obstine à m'offrir,
Ne dites point, hélas ! Que j'ai l'âme trop fière.
Vous m'avez à la mort condamné la première,
Et refusant ma grâce, Amant infortuné,
1320 J'exécute l'Arrêt que vous avez donné.

LA DUCHESSE.

Cruel, est-ce donc peu qu'à moi-même arrachée,
À vos seuls intérêts je me sois attachée ?
Pour voir jusqu'où sur moi s'étend votre pouvoir,
Voulez-vous triompher encor de mon devoir ?
1325 Il chancelle, et je sens qu'en ses rudes alarmes
Il ne peut mettre obstacle à de honteuses larmes,
Qui de mes tristes yeux s'apprêtant à couler,
Auront pour vous fléchir plus de force à parler.
Quoiqu'elles soient l'effet d'un sentiment trop tendre,
1330 Si vous en profitez, je veux bien les répandre.
Par ces pleurs que peut-être en ce funeste jour
Je donne à la pitié beaucoup moins qu'à l'amour ;
Par ce coeur pénétré de tout ce que la crainte
Pour l'Objet le plus cher y peut porter d'atteinte ;
1335 Enfin par ces serments tant de fois répétés
De suivre aveuglément toutes mes volontés,
Sauvez-vous, sauvez-moi du coup qui me menace.
Si vous êtes soumis, la Reine vous fait grâce.
Sa bonté qu'elle est prête à vous faire éprouver,
1340 Ne veut...

LE COMTE.

Ah, qui vous perd, n'a rien à conserver.
Si vous aviez flatté l'espoir qui m'abandonne,
Si n'étant point à moi, vous n'étiez à personne,
Et qu'au moins votre amour moins cruel à mes feux
M'eût épargné l'horreur de voir un autre heureux,
1345 Pour vous garder ce coeur où vous seule avez place,
Cent fois, quoique innocent, j'aurais demandé grâce.
Mais vivre, et voir sans cesse un rival odieux...
Ah Madame, à ce nom je deviens furieux.
De quelque emportement si ma rage est suivie,
1350 Il peut être permis à qui sort de la vie.

LA DUCHESSE.

Vous sortez de la vie ? Ah, si ce n'est pour vous,
Vivez pour vos Amis, pour la Reine, pour tous.
Vivez pour m'affranchir d'un péril qui m'étonne ;
Si c'est peu de prier, je le veux, je l'ordonne.

LE COMTE.

1355 Cessez, en l'ordonnant, cessez de vous trahir.
Vous m'estimeriez moins, si j'osais obéir.
Je n'ai pas mérité le revers qui m'accable,
Mais je meurs innocent, et je vivrais coupable.
Toujours plein d'un amour dont sans cesse en tous lieux
1360 Le triste accablement paraîtrait à vos yeux,
Je tâcherais d'ôter votre coeur, vos tendresses
À l'heureux... Mais pourquoi ces indignes faiblesses ?
Voyons, voyons, Madame, accomplir sans effroi
Les ordres que le Ciel a donnés contre moi.
1365 S'il souffre qu'om m'immole aux fureurs de l'envie,
Du moins il ne peut voir de taches dans ma vie.
Tout le temps qu'à mes jours il avait destiné
C'est vous, et mon pays, à qui je l'ai donné.
Votre hymen, des malheurs pour moi le plus insigne,
1370 M'a fait voir que de vous je n'ai pas été digne,
Que j'eus tort quand j'osai prétendre à votre foi,
Et mon ingrat Pays est indigne de moi.
J'ai prodigué pour lui cette vie, il me l'ôte.
Un jour, peut-être, un jour il connaîtra sa faute.
1375 Il verra par les maux qu'on lui fera souffrir...

Crommer paraît avec de la suite.

Mais madame, il est temps que je songe à mourir.
On s'avance, et je vois sur ces tristes visages,
De ce qu'on veut de moi, de pressants témoignages.
Partons, me voilà prêt. Adieu, Madame, il faut,
1380 Pour contenter la Reine, aller sur l'échafaud.

LA DUCHESSE.

Sur l'échafaud ? Ah Ciel ! Quoi, pour toucher votre âme,
La pitié... Soutiens-moi...

LE COMTE.

Vous me plaignez, Madame.
Veuille le juste Ciel, pour prix de vos bontés,
Vous combler de gloire et de prospérités,
1385 Et répandre sur vous tous l'éclat qu'à ma vie,
Par un Arrêt honteux, ôte aujourd'hui l'Envie.
Avancez, je vous suis.

Il parle à une suivante de la Duchesse.

Prenez soin de ses jours ;
L'état où je la laisse a besoin de secours.

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE.

Élisabeth, Tilney.

ÉLISABETH.

L'approche de la mort n'a rien qui l'intimide,
1390 Prêt à sentir le coup, il demeure intrépide,
Et l'Ingrat dédaignant mes bontés pour appui
Peut ne s'étonner pas, quand je tremble pour lui ?
Ciel ! Mais en lui parlant, as-tu bien su lui peindre
Et tout ce que je puis, et tout ce qu'il doit craindre ?
1395 Sait-il quels durs ennuis mon triste coeur ressent !
Que dit-il ?

TILNEY.

Que toujours il vécut innocent,
Et que si l'imposture a pu se faire croire,
Il aime mieux périr, que de trahir sa gloire.

ÉLISABETH.

Aux dépens de la mienne, il veut, le lâche, il veut
1400 Montrer que sur la Reine il connaît ce qu'il peut.
De cent crimes nouveaux fût sa fierté suivie,
Il sait que mon amour prendra soin de sa vie.
Pour vaincre son orgueil, prompte à tout employer,
Jusque sur l'Échafaud je voulais l'envoyer,
1405 Pour dernière espérance essayer ce remède ;
Mais la honte est trop forte, il vaut mieux que je cède,
Que sur moi, sur ma gloire, un changement si prompt
D'un Arrêt mal donné fasse tomber l'affront.
Cependant quand pour lui j'agis contre moi-même.
1410 Pour qui le conserver ? Pour la Duchesse, il l'aime.

TILNEY.

La Duchesse ?

ÉLISABETH.

Oui, Suffole fut un nom emprunté
Pour cacher un amour qui n'a point éclaté,
La Duchesse l'aima, mais sans m'être infidèle.
Son hymen l'a fait voir, je ne me plains point d'elle.

1415 Ce fut pour l'empêcher, que courant au Palais,
Jusques à la révolte il poussa ses projets.
Quoique l'emportement ne fût pas légitime,
L'ardeur de s'élever n'eut point de part au crime,
Et l'Irlandais par lui, dit-on, favorisé
1420 L'a pu rendre suspect d'un accord supposé.
Il a des Ennemis, l'imposture a ses ruses,
Et quelquefois l'Envie... Ah faible, tu l'excuses.
Quand aucun attentat n'aurait noirci sa foi,
Qu'il serait innocent, peut-il l'être pour toi ?
1425 N'est-il pas, n'est-il pas ce Sujet téméraire,
Qui faisant son malheur d'avoir trop su te plaire,
S'obstine à préférer une honteuse fin
Aux honneurs dont ta flamme eût comblé son destin ?
C'en est trop ; puisqu'il aime périr, qu'il périsse.

SCÈNE II.

Élisabeth, Tilney, La Duchesse.

LA DUCHESSE.

1430 Ah, grâce pour le Comte, on le mène au supplice !

ÉLISABETH.

Au supplice ?

LA DUCHESSE.

Oui, Madame, et je crains bien hélas !
Que ce moment ne soit celui de son trépas.

ÉLISABETH, à Tilney.

Qu'on l'empêche, cours, vole, et fais qu'on le ramène.
Je veux, je veux qu'il vive. Enfin, superbe Reine,
1435 Son invincible orgueil te réduit à céder ;
Sans qu'il demande rien, tu veux tout accorder.
Il vivra, sans qu'il doive à la moindre prière
Ces jours qu'il n'emploiera qu'à te rendre moins fière,
Qu'à te faire mieux voir l'indigne abaissement
1440 Où te porte un amour qu'il brave impunément.
Tu n'es plus cette Reine autrefois grande, auguste,
Ton coeur s'est fait esclave, obéis, il est juste.
Cessez de soupirer, Duchesse, je me rends.
Mes bontés de ses jours vous sont de sûrs garants.
1445 C'est fait, je lui pardonne.

LA DUCHESSE.

Ah, que je crains, Madame,
Que son malheur trop tard n'ait attendri votre âme !
Une secrète horreur me le fait pressentir.
J'étais dans la Prison d'où je l'ai vu sortir,
La douleur qui des sens m'avait ôté l'usage,
1450 M'a du temps près de vous fait perdre l'avantage,
Et ce qui doit surtout augmenter mon souci,
J'ai rencontré Coban à quelques pas d'ici.

Qu'en punissant le Comte, on n'a puni qu'un Traître,
Qu'un sujet infidèle...

ÉLISABETH.

Il l'était moins que toi,
Qui t'armant contre lui, t'es armé contre moi.
J'ouvre trop tard les yeux pour voir ton entre prise.
1490 Tu m'as par tes conseils honteusement surprise ;
Tu m'en feras raison.

CÉCILE.

Ces violents éclats...

ÉLISABETH.

Va, hors de ma présence, et ne réplique pas.

SCÈNE IV.

Élisabeth, La Duchesse.

ÉLISABETH.

Duchesse, on m'a trompée, et mon âme interdite
Veut en vain s'affranchir de l'horreur qui l'agite.
1495 Ce que je viens d'entendre explique mon malheur.
Ces Témoins écoutés avec tant de chaleur,
L'Arrêt sitôt rendu, cette peine si prompte,
Tout m'apprend, me fait voir l'innocence du Comte,
Et pour joindre à mes maux un tourment infini,
1500 Peut-être je l'apprends après qu'il est puni.
Durs, mais trop vains remords ! Pour commencer ma peine,
Traitez-moi de Rivale, et croyez votre Haine.
Condamnez, détestez ma barbare rigueur.
Par mon aveugle amour je vous coûte son coeur
1505 Et mes jaloux transports favorisant l'Envie,
Peut-être encor, hélas ! Vous coûteront sa vie.

SCÈNE V.

Élisabeth, La Duchesse, Tilney.

ÉLISABETH.

Quoi, déjà de retour ! As-tu tout arrêté ?
A-t-on reçu mon ordre ? Est-il exécuté ?

TILNEY.

Madame...

ÉLISABETH.

Tes regards augmentent mes alarmes.
1510 Qu'est-ce donc ? Qu'a-t-on fait ?

TILNEY.

Jugez-en par mes larmes.

ÉLISABETH.

Par tes larmes ! Je crains le plus grand des malheurs.
Ma flamme t'est connue, et tu verses des pleurs !
Aurait-on, quand l'amour veut que le Comte obtienne...
Ne m'apprends point sa mort, si tu ne veux la mienne.
1515 Mais d'une Âme égarée inutile transport !
C'en sera fait sans doute.

TILNEY.

Oui, Madame.

ÉLISABETH.

Il est mort !
Et tu l'as pu souffrir ?

TILNEY.

Le coeur saisi d'alarmes,
J'ai couru, mais partout je n'ai vu que des larmes.
Ses Ennemis, madame, ont tout précipité.
1520 Déjà ce triste Arrêt était exécuté,
Et sa perte si dure à votre âme affligée,
Permise malgré vous, ne peut qu'être vengée.

ÉLISABETH.

Enfin ma barbarie en est venue à bout.
Duchesse, à vos douleurs je dois permettre tout.
1525 Plaignez-vous, éclatez. Ce que vous pourrez dire
Peut-être avancera la mort que je désire.

LA DUCHESSE.

Je cède à la douleur, je ne le puis celer ;
Mais mon cruel devoir me défend de parler,
Et comme il m'est honteux de montrer par mes larmes

1530 Qu'en vain de mon amour il combattait les charmes,
Je vais pleurer ailleurs, après ces rudes coups,
Ce que je n'ai perdu que par vous et pour vous.

SCÈNE VI.

Élisabeth, Salsbury, Tilney.

ÉLISABETH.

Le Comte ne vit plus ! Ô Reine, injuste Reine !
Si ton amour le perd, qu'eût pu faire ta haine ?
1535 Non, le plus fier Tyran par le sang affermi.

Le Comte de Salsbury entre.

Hé bien, c'en est donc fait ? Vous n'avez plus d'ami.

SALSBURY.

Madame, vous venez de perdre dans le Comte
Le plus grand...

ÉLISABETH.

Je le sais, et le sais à ma honte ;
Mais si vous avez cru que je voulais sa mort
1540 Vous avez de mon coeur mal connu le transport.
Contre moi, contre tous, pour lui sauver la vie,
Il fallait tout oser, vous m'eussiez bien servie.
Et ne jugiez-vous pas que ma triste fierté
Mendiait pour ma gloire un peu de sûreté ?
1545 Votre faible amitié ne l'a pas entendue,
Vous l'avez laissé faire, et vous m'avez perdue.
Me faisant avertir de ce qui s'est passé,
Vous nous sauviez tous deux.

SALSBURY.

Hélas ! Qui l'eût pensé ?
Jamais effet si prompt ne suivit la menace
1550 N'ayant pu le résoudre à vous demander grâce,
J'assemblais ses amis pour venir à vos pieds
Vous montrer par sa mort dans quels maux vous tombiez,
Quand mille cris confus nous font un sûr indice
Du dessein qu'on a pris de hâter son supplice.
1555 Je dépêche aussitôt vers vous de tous côtés.

ÉLISABETH.

Ah, le lâche Coban les a tous arrêtés,
Je vois la trahison.

SALSBURY.

Pour moi, sans me connaître,
Tout plein de ma douleur, n'en étant plus le maître,
J'avance, et cours vers lui d'un pas précipité.
1560 Au pied de l'Échafaud je le trouve arrêté.
Il me voit, il m'embrasse, et sans que rien l'étonne ;

Quoiqu'à tort, me dit-il, la Reine me soupçonne,
Voyez-la de ma part, et lui faites savoir
Que rien n'ayant jamais ébranlé mon devoir,
1565 Si contre ses bontés j'ai fait voir quelque audace,
Ce n'est point par fierté que j'ai refusé sa grâce.
Las de vivre, accablé des plus mortels ennuis,
En courant à la mort, ce sont eux que je suis ;
Et s'il m'en peut rester, quand je l'aurai soufferte,
1570 C'est de voir que déjà triomphant de ma perte,
Mes lâches ennemis lui feront éprouver...
On ne lui donne pas le loisir d'achever.
On veut sur l'échafaud qu'il paraisse ; il y monte.
Comme il se dit sans crime, il y paraît sans honte,
1575 Et saluant le Peuple, il le voit tout en pleurs
Plus vivement que lui ressentir ses malheurs.
Je tâche cependant d'obtenir qu'on diffère,
Tant que vous ayez su ce que l'on ose faire.
Je pousse mille cris pour me faire écouter.
1580 Mes cris hâtent le coup que je pense arrêter.
Il se met à genoux ; déjà le fer s'apprête.
D'un visage intrépide il présente sa tête,
Qui du tronc séparée.

ÉLISABETH.

Ah, ne dites plus rien.
Je le sens, son trépas sera suivi du mien.
1585 Fière de tant d'honneurs, c'est par lui que je règne,
C'est par lui qu'il n'est rien où ma grandeur n'atteigne
Par lui, par sa valeur, ou tremblants, ou défaits,
Les plus grands Potentats m'ont demandé la Paix ;
Et j'ai pu me résoudre... Ah, remords inutile !
1590 Il meurt, et par toi seule, ô Reine trop facile.
Après que tu dois tout à ses fameux exploits,
De son sang pour l'État répandu tant de fois,
Qui jamais eût pensé qu'un arrêt si funeste
Dût sur un Échafaud faire verser le reste ?
1595 Sur un échafaud, Ciel ! Quelle Horreur ! Quel revers !
Allons comte, et du moins aux yeux de l'Univers
Faisons que d'un infâme et rigoureux supplice
Les honneurs du tombeau réparent l'injustice.
Si le ciel à mes vœux peut se laisser toucher,
1600 Vous n'aurez pas longtemps à me le reprocher.

FIN

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].